

**A l'occasion du VIII^e centenaire
de sa consécration épiscopale**

S. Guérin et le Valais

1938 rappelait un événement important pour les diocèses de la Savoie et de la Suisse française, notamment pour celui de Sion : le huitième centenaire de S. Guérin, un de ses évêques. A cette occasion, un office pontifical, sous la présidence de Mgr Florent de La Villerabel, évêque d'Annecy, fut célébré dans les ruines de l'ancienne église abbatiale de Notre-Dame d'Aulps (paroisse de St-Jean d'Aulps), en Haute-Savoie, par Mgr Bieler ; Mgr Besson prononça le panégyrique ; Mgr Burquier, empêché, se fit représenter.

Cette date ne devait-elle pas attirer l'attention ? Nos populations, avec leurs évêques et les autorités civiles de la Savoie prirent part à cette fête.

Si nos journaux en parlèrent, lors de sa célébration, ne convient-il pas, aux Annales du Valais Romand, de rappeler le souvenir de cette admirable figure de pontife, d'autant plus qu'à son épiscopat se rattachent des questions historiques qui exigent une étude de plus longue haleine.

I

Moine de Molesme, Abbé d'Aulps

Guérin ou Garin naquit vers 1065 à Pont-à-Mousson, en Lorraine, de parents nobles foncièrement chrétiens. Devinant, au moment de choisir sa vocation, les difficultés de rester humble au sein des honneurs,

chaste au milieu des plaisirs du siècle, fidèle au service de Dieu dans le tourbillon des affaires, il conçut le dessein de quitter le monde.

Comme les religieux de l'abbaye de Molesme en Bourgogne édifiaient les environs par leur piété, leurs mortifications, et la pratique de la règle de S. Benoît, notre jeune homme, touché par la grâce, quitta le manoir paternel, malgré les efforts de ses parents et de ses amis pour le retenir.

Sous l'habile direction de ses supérieurs, le novice fit de rapides progrès dans la vie monastique, devint un modèle d'exactitude et de ferveur, et prononça ses vœux vers 1085.

Guérin vivait depuis quelques années sous l'habit religieux, lorsque, pour répondre à l'invitation de Guy de Faucigny, évêque de Genève, et d'Humbert II, comte de Maurienne, son couvent le choisit pour aller fonder une filiale avec trois ou quatre confrères. Forts de la bénédiction et des encouragements de leur abbé, nos religieux franchirent la chaîne du Jura, traversèrent le lac de Genève, pour remonter, au-dessus d'Evian, jusque dans la vallée d'Aulps. Ils se fixèrent en ce lieu pittoresque et solitaire, sur la gauche du Chenan, dressèrent une cabane et une chapelle rustique et défrichèrent une partie de la forêt, pour convertir l'espace en jardinet. Levés à 2 h. du matin, pour l'office, ils partageaient la journée entre la prière, la lecture et les travaux manuels.

Une vie si édifiante concilia bien vite aux nouveaux colons la sympathie et le respect des populations, qui obtinrent de Molesme la transformation de la celle d'Aulps en abbaye, avec Guy comme supérieur.

Au décès de celui-ci vers 1110, Guérin se vit appelé à le remplacer. L'écu s'employa de son mieux à faire fleurir la discipline et l'ordre dans son milieu, à corriger les abus qui tendaient à s'y glisser, réprimant les mœurs venues du dehors. Dans ce but, il construisit une maison pour abriter les moines ainsi que leurs jeunes recrues. Il réussit même, pour consolider son œuvre, à affilier sa communauté à la célèbre abbaye de Citeaux en Bourgogne, qui échangea, en 1134, la bure brune des bénédictins contre le costume blanc des cisterciens. L'année suivante, nos religieux reçurent même, dans leur vallée retirée, à son retour d'Italie, S. Bernard, le célèbre abbé de Clairvaux, filiale de Citeaux, qui les encouragea à pratiquer les vertus monacales. Une lettre de celui-ci au « R. P. Guérin, abbé de Sainte-Marie des Alpes », vint encore, l'année suivante, réchauffer le zèle des religieux d'Aulps, leur inspirant des sentiments dignes de leur vocation.

II

Evêque de Sion

La fondation de l'abbaye paraissait assurée : l'action de notre saint, qui se faisait sentir dans l'intérieur du monastère et dans le voisinage, produisait des effets merveilleux de foi et de piété. Au moment où Guérin, satisfait de son œuvre, songeait à prendre quelque repos, le ciel, avec d'autres vues, résolut d'étendre son champ d'activité. Il voulait faire participer un plus grand nombre d'âmes aux trésors de sa sagesse et de sa sainteté.

En 1138, au décès de Boson I de Granges, évêque de Sion, revenu de Palestine (Gr. I, 82), clergé et population désignèrent comme son successeur Guérin, abbé de Notre-Dame d'Aulps. Celui-ci déjà avancé en âge, essaya de se dérober à pareil fardeau, et seule l'intervention du pape Innocent II réussit à lui faire accepter une charge si lourde.

Il est difficile d'exprimer les regrets de l'élu à son départ du monastère, pour prendre, après sa consécration par son métropolitain, S. Pierre de Tarentaise, possession du siège de Sion. Pasteur vigilant, Guérin voua tous ses soins à ses nouvelles ouailles qu'il visitait fréquemment. L'ignorance religieuse, les superstitions de ce siècle de fer paralysaient un peu partout les pratiques de la religion. Loin d'arrêter notre pontife, ce malheureux état de choses ne fit qu'exciter son zèle. Par sa simplicité, par la lucidité de ses prédications, par sa bonté, pour tout dire, par ses qualités du cœur et de l'esprit, il touchait les âmes. Comment expliquer semblable emprise sur les foules ? C'est que, sous la mitre, notre prélat ne diminuait en rien ses austérités habituelles. Malgré le poids toujours plus pesant de sa charge, il s'y donnait tout entier, travaillant à relever la discipline ecclésiastique, à réformer les mœurs dégénérées des fidèles. Ses enseignements, ses exemples, ses mortifications, sa sainteté de vie constituaient une invitation pressante à s'amender, à s'élever pour suivre les sentiers qui conduisent au ciel.

III

Quelques problèmes historiques

A ce ministère ne se borna pas l'action de S. Guérin. Sa connaissance des personnes et des choses, sa prudence unie à une fermeté à toute épreuve, lui permirent de solutionner plusieurs affaires pendantes intéressant le diocèse de Sion et l'abbaye de St-Maurice. Je profite de

cet article des « Annales » pour relever en marge de nos historiens quelques erreurs et expliquer des événements restés jusqu'ici obscurs, concernant Salvan, Aigle, Loèche et Naters.

Salvan

1. — Jusqu'ici les amateurs d'histoire, au sujet de Salvan, s'en tenaient à la copie de la charte de S. Sigismond faite, vers la fin du XII^e siècle, par un chanoine agaunois qui se proposait, sans doute, de condenser en un seul parchemin toutes les donations des rois de Bourgogne. Or, une autre copie de la charte de Sigismond, conservée aux archives de Turin, remarque M. Maxime Reymond, dans une étude approfondie de cette royale donation, ne mentionne aucunement Salvan ; il n'en est pas davantage question dans les reproductions de cette charte tirées d'après le manuscrit de Turin par l'Abbé Charlety († 1736) et par le prieur Barthélemy Michelet († 1759). A mon passage dans la capitale du Piémont et à l'abbaye de St-Maurice, je pus constater le bien-fondé de l'archiviste lausannois. Il faut donc conclure que Salvan releva de l'abbaye seulement depuis 1017, en vertu de la donation de Rodolphe III, roi de Bourgogne, qui céda au monastère, avec Vouvry et Ollon, les Alpes de Martigny au lac (*et alpes S. Mauricii totius capud lacu vallis*) et non par le don de Sigismond, roi de Bourgondie, lors de la fondation du monastère en 515.

Au début du XII^e siècle, les nobles d'Allinges s'attribuant le titre d'avoué (peut-être après les de Blonay?) occupèrent des terres de l'abbaye à Autanelle (Vernayaz et Salvan) au mépris des peines ecclésiastiques. Ce conflit durait, lorsqu'en 1138, priés par Guy d'Allinges, les prélats présents au sacre de l'évêque Guérin passèrent à Agaune, l'archevêque S. Pierre de Tarentaise avec ses suffragants le nouvel évêque de Sion, Herbert d'Aoste, et Ayrald de St-Jean de Maurienne. Par leurs avertissements et leurs représentations, ceux-ci réussirent à convaincre le coupable de son injustice.

Ces terres retournèrent alors à l'abbaye jusqu'au nouveau régime de 1798 (Cibrario : *Documenti*, 55).

Aigle

2. — A propos d'Aigle, nous lisons dans les *Chartes Sédunoises* (p. 111) et dans Aubert : *Trésor de St-Maurice* (p. 219), qu'à la suite de certaines fautes imputables à ses commendataires laïcs, l'abbaye d'Agaune perdit des possessions, notamment l'église de S. Maurice à Aigle.

A quels événements cette pièce fait-elle allusion ? Aux circonstances qui précédèrent ou accompagnèrent la lutte du duc Rodolphe de Rheinfelden et d'Henri IV pour la couronne impériale. Mais, dira-t-on, pourquoi Aigle interviendrait-il en pareille compétition ? Voilà qui me procure l'occasion de résoudre, je l'espère, une question restée jusqu'ici obscure : comment, au XII^e siècle, la Savoie occupa-t-elle les *curtes* données à l'abbaye de St-Maurice par les rois Sigismond et Rodolphe de Bourgogne, à Conthey, Bramois, Sierre, Loèche, Naters, etc. ?

Au décès de Rodolphe III, en 1032, la famille d'Humbert aux Blanches-Mains (1025-1048) reçut de Conrad II, empereur d'Allemagne, avec d'autres avantages, l'abbaye de St-Maurice en commende. Les comtes de Maurienne-Savoie, ses successeurs, disposant depuis à leur gré des possessions de cette maison religieuse, se substituèrent à elle dans ses villas de la vallée du Rhône, comme le prouvent nos archives, depuis le XI^e siècle. S'ils s'intéressèrent au monastère, dans la suite, c'était un devoir de justice : ces princes devaient réparation.

Pour continuer notre démonstration, Adélaïde de Suze, veuve d'Othon, deuxième fils d'Humbert — on ne saurait oublier Amédée I^{er}, son frère aîné mort prématurément —, Adélaïde, vers 1070, cède en maîtresse des reliques des martyrs thébéens en faveur d'Annon, archevêque de Cologne (Gr. I, 69).

Or, en 1079, l'on trouve, au grand étonnement de quelques auteurs, le duc Rodolphe de Rheinfelden commendataire de l'abbaye de St-Maurice et propriétaire de ses villas de Loèche, Naters, Lutry et probablement Aigle (Gonthier : *Vie de S. Garin*, p. 40).

Comment ? En voici la raison. Si Berthe, la fille aînée d'Othon et d'Adélaïde, épousa Henri IV, empereur d'Allemagne, sa cadette, Agnès-Adélaïde, devint la seconde femme de Rodolphe de Rheinfelden, qui, pour la dot de cette dernière, reçut la commende du monastère d'Againe, avec toutes les possessions qui en dépendaient, nommément Naters, Loèche, Lutry (MDSR, I, p. 86). Les deux sœurs Berthe et Agnès-Adélaïde étaient, de la sorte, épouses des deux compétiteurs à l'empire.

Vainqueur de son rival en 1079, à la bataille de Leister (Hesse), l'empereur Henri, mécontent de la famille comtale de Maurienne-Savoie, lui laissa encore la commende de l'abbaye, mais disposa en faveur de ses partisans de Loèche, Naters et probablement Aigle, remis d'abord à Burcard, prince-évêque de Lausanne, puis, sur les représentations de ce dernier, à Ermanfroï, notre prélat sédunois.

L'on ne saurait expliquer autrement les droits de l'évêché de Sion

sur Aigle, sans toutefois y placer avec des auteurs une majorité épiscopale, car les chartes n'y signalent qu'un vidomnat.

Le monastère agaunois possédait des droits aux Ormonts, en vertu de la donation de Rodolphe III ou autrement. Pour desservir ses gens au spirituel, il construisit, au XI^e siècle, l'église de S. Maurice à Aigle, au sommet du quartier appelé aujourd'hui « le Cloître ». L'adjudication par Henri IV à l'évêque de Sion priva ainsi l'abbaye de ses droits. Voilà, ce me semble, l'explication de l'acte des *Chartes Sédunoises* : « A la suite d'erreurs commises, l'Eglise d'Agaune se trouva dépouillée de toutes ses possessions, parmi lesquelles l'église de S. Maurice d'Aigle. Après un long espace de temps, les chanoines recoururent à S. Guérin, évêque de Sion, afin qu'il daignât leur rendre ce sanctuaire dont ils avaient été privés injustement. Accueillant avec bonne grâce leur requête, il leur rendit donc cette église et la remit en leur possession pour l'avenir. »

Son successeur à l'évêché, Louis de Grandson, après 1150, reprit l'église d'Aigle à l'abbaye, qui se la fit restituer, à son passage dans nos régions, par Etienne, archevêque de Vienne et délégué du Souverain Pontife (C. S., p. 112).

Outre le prieuré de S. Maurice, il existait, depuis 1150, à Aigle, l'église paroissiale de S. Jacques, relevant de l'abbaye bénédictine d'Ainay à Lyon, église qui passa au monastère agaunois, en 1219, à la charge de payer une redevance annuelle au prieuré de S. Pierre des Clages et à la cathédrale de Sion. Desservi depuis par des chanoines de St-Maurice, Aigle appartient au diocèse de Sion et forme une paroisse canoniquement incorporée à l'abbaye.

Loèche et Naters

3. — A l'épiscopat de S. Guérin se rattache la question de Loèche et Naters, localités disputées entre l'évêché de Sion et la Savoie. Ces villas de l'abbaye, à laquelle ses abbés commendataires (les comtes de Maurienne-Savoie, puis le duc Rodolphe de Rheinfelden, époux d'Agnès-Adélaïde de Maurienne en secondes noces) se substituèrent, passèrent à la mense épiscopale par cession de l'empereur Henri IV vainqueur de son compétiteur à la bataille de Leister en 1079. Or, la Maison de Savoie ne put s'accommoder de pareil état de choses. Dès qu'elle le put, elle réoccupait violemment ces localités cédées à l'évêché. Par lequel de ses représentants ? Probablement par Humbert II (1096-1106), qui encourut l'excommunication ainsi que ses descendants jusqu'en 1143, à l'arrangement de son fils et successeur Amédée III avec les chanoines

d'Againe, auxquels, lui, jusqu'alors abbé-commendataire, abandonna l'élection de leur supérieur (Cibrario, 60).

Déjà en 1116, Amédée III, comte de Maurienne-Savoie et abbé commendataire du monastère, du consentement de ses frères, avait restitué Loèche et Naters à Vilencus évêque de Sion et à ses successeurs (C. S., p. 109).

Pourquoi alors remettre en question la possession de ces deux curtes sous l'épiscopat de Guérin ? Selon la copie d'un acte de Valère (Gr. I, 83), la Savoie avait repris ces deux villas à l'Eglise de Sion. Dans quelles circonstances ? Sans doute après un arrangement, pressenti par le chanoine de Rivaz, arrangement entre Amédée III et l'évêque Boson I, qui modifia considérablement la situation des deux contractants dans la vallée du Rhône.

En 1131, apparaît dans une charte (C. S., p. 111) *Girardus de Sidro*, premier officier épiscopal à Sierre-Bernune, jusqu'alors possession de l'abbaye ou de son abbé commendataire. Le prince-évêque de Sion, d'autre part, cède Anniviers à son Chapitre ainsi que Bramois et Vex qui deviendront des vidomnats du corps cathédral, on ne sait trop comment. Par contre, les chanoines, jadis propriétaires de Saillon et d'Orsières donnés à leur Eglise par Aymon II de Savoie (C. S., p. 94), perdent ces deux seigneuries qui allèrent à la Savoie. Dans la première, dès 1143, figure Pierre de Saillon (Cibrario, l. c., 65), premier feudataire de cette race.

Que l'on me permette ici une diversion pour élucider notre question. Nos historiens Boccard (p. 60) et Furrer (II, p. 148), suivis par d'autres, font partir, vers 1240, Boson de Granges évêque de Sion, en Palestine. Mais, ce Boson, deuxième du nom (1236-1243), ne quitta jamais le Valais durant son épiscopat, témoin les chartes de Gremaud (III, pp. 326-370), les pièces de nos archives et la tradition. D'autre part, Boson I (Gr. I, 82) mourut à son retour de Palestine, en 1138. Il convient, donc, d'assigner ce prélat à la souche des nobles de Granges avec les légendes qui s'y rattachent, en remarquant, néanmoins, que celles-ci, malgré des déformations, conservent un fond de vérité. Cette erreur redressée, l'on comprend que Boson I, des comtes de Granges, apparenté à la famille de Maurienne-Savoie, s'entendit parfaitement avec Amédée III. Ce dernier, selon Furrer (I, p. 90) — qui confond les deux Boson — reçut même l'administration des possessions de l'évêché séduinois pendant le voyage de son titulaire en Palestine.

Je croirais que la réoccupation de Loèche et de Naters se fit en vertu de cet accord entre les deux souverains, à moins que le comte,

profitant du voyage de l'évêque en Palestine, ne reprît de lui-même ces deux localités importantes à cause des soustes (péages). Quoi qu'il en soit, le diocèse sortait diminué de ces tractations. De là, les réclamations de Guérin, qui obtint justice au plaid de Conflans en Savoie, où Amédée se soumit à la sentence des évêques de Tarentaise, de Maurienne, d'Aoste et de Genève. L'évêché de Sion recouvra pour toujours ces deux curtes. De là aussi, la rancœur des chanoines sédunois que Louis de Grandson, successeur de Guérin, apaisa par la cession de l'église de S. Etienne de Loèche (Gr. I, 83 ; C. S., pp. 113-117).

IV

Mort et culte

Cependant, le pieux évêque aimait à revenir, parfois, à Notre-Dame d'Aulps, son ancienne solitude des Alpes. Là, il reprenait sa vie de moine, refusant toute marque de déférence de la part de ses anciens fils spirituels. Ceux-ci, on le conçoit, le revoyaient, chaque année, avec joie, profitant des directions de cet homme d'expérience, pour avancer dans la perfection. Quant aux habitants de la vallée, ils lui faisaient fête à son arrivée, et l'accompagnaient jusqu'à la limite de leur territoire à son retour en Valais, à la fin de l'été.

Dans le silence du cloître, le pontife méditait volontiers sur les vérités éternelles ; il brûlait d'aller les contempler en Dieu, leur source. Le ciel, lors d'un séjour en son abbaye d'Aulps, vers 1150, daigna exaucer les désirs de son fidèle serviteur.

Depuis douze ans le vénérable vieillard gouvernait l'Eglise de Sion, et il sentait sa santé ébranlée. Il voulut, presumant de ses forces, retourner à sa demeure épiscopale. Mais, arrivé à la montée du Bas-Thé, à une demi-heure du monastère, sa mule, l'animal robuste qui le transportait, s'affaissa sur le sol, refusant d'avancer, tandis que les cloches de l'abbaye, dit-on, sonnaient à pleine volée.

Le respectable vieillard crut voir dans cette coïncidence la volonté de Dieu qui s'opposait à son départ. Revenu dans sa cellule, il s'alita, reçut pieusement les derniers sacrements, et expira le 27 août 1150, à l'âge de 85 ans (Gonthier, *l. c.*).

Le lendemain, ses confrères en deuil l'ensevelirent dans l'abbatiale, au milieu d'un grand concours de fidèles. Les foules, dès lors, accourent, de tous les environs, de la Savoie, du Valais, pour vénérer les reliques du saint évêque, dont on célèbre aujourd'hui encore la fête dans les diocèses d'Annecy, de Sion et de Nancy, et jadis aussi dans ceux de Genève, de Lausanne et de Besançon.

Quelques années après sa mort, les religieux retirèrent la dépouille du vénéré pontife, pour la placer au milieu du transept, dans un sarcophage de marbre supporté par quatre colonnes.

On dédia au bienheureux un autel devant son tombeau. A plusieurs reprises, ce précieux dépôt courut danger de profanation, notamment de la part des Vaudois du Piémont (Gonthier, *l. c.*, pp. 50, 56), et surtout après l'entrée des troupes révolutionnaires en Savoie en 1792. Les habitants de l'endroit, le 21 avril 1794, enlevèrent secrètement les ossements du saint qui, pendant la Terreur, restèrent cachés dans une maison particulière, jusqu'à la reconnaissance des reliques et à leur translation solennelle à l'église paroissiale en 1804 (Gonthier, *l. c.*, pp. 58 ss).

A l'incendie de cette dernière, en 1823, la section de la Moussière, sur la rive droite, demanda alors que l'on replaçât le corps à l'abbaye d'Aulps réparée. Les autorités civiles et religieuses ne crurent pas pouvoir faire droit à cette demande et ordonnèrent la reconstruction de l'église paroissiale de St-Jean en 1881.

V

Bienfaisante protection

Voici une particularité du culte de notre héros à relever dans l'histoire. On l'invoque non seulement pour les personnes, mais aussi pour le bétail. Le 28 août, jour de sa fête, à Aulps, on voyait jadis arriver du dehors des hommes, des bêtes, surtout des chevaux, auxquels un religieux du couvent imposait la « clef de S. Guérin », un étui renfermant les extrémités du cilice du bienheureux. Cette relique accomplit aussi des prodiges dans les diocèses voisins : à Bulle (Fribourg), vers 1500 ; en août 1624, dans les montagnes d'Ollon (district d'Aigle) ; sur les pâturages de Vérossaz et de Salanfe (commune d'Evionnaz), en juillet 1625 (Gonthier, pp. 78 ss).

Chaque printemps, avant l'alpage, les habitants de la vallée amènent le bétail devant l'église de St-Jean d'Aulps, pour le faire bénir par l'imposition de cette clef bienfaisante. Un prêtre touche avec cette relique des objets de tous genres. Les pèlerins, le 28 août, continuent aujourd'hui d'affluer nombreux.

Dans la gloire, où il jouit de la récompense de ses vertus et de ses travaux apostoliques, S. Guérin veille sur nos régions, il écarte les dangers qui nous menacent, nous préserve des malheurs, guérit les malades, donne à tous des preuves de sa puissante intercession.